

# Nouveaux propos fribourgeois

Autor(en): **Schorderet, Aug.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **4 (1916)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-817774>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# NOUVEAUX PROPOS FRIBOURGEOIS

par AUG. SCHORDERET.

## L'ÉTAT DE NOS ESPRITS.

*4<sup>me</sup> Conférence de Belles-Lettres, le 18 février 1916,  
à la Salle de la Grenette.*

*Mesdames et Messieurs,*

Il y a à peu près une année, le public de ces conférences de Belles-Lettres a mis tant de bienveillance et de bonne grâce à accueillir les quelques souvenirs de nos vieilles fêtes, de nos vieux usages, de ce Panthéon bolzique mirobolant et charivarique, de toutes ces choses infimes, insignifiantes et naïves que je me suis permis de lui rappeler \*, qu'aussitôt le projet a germé dans mon esprit de continuer devant vous cette simple évocation d'un passé tout proche, d'un passé qui n'est pas enfoui dans de poudreuses archives, mais qui chante en nos souvenirs d'enfance, en la mémoire de récits entendus aux foyers de nos familles, d'un passé dont les verts rameaux pénètrent et sourient dans toutes les préoccupations et dans toutes les habitudes contemporaines. Revoir notre Fribourg à travers les âges et à travers le présent, suivre l'évolution de ses pittoresques contours, feuilleter son histoire, moins dans les vieux livres que dans les traces qui en subsistent et qui persistent dans la ville actuelle, voilà certes un thème alléchant, plein d'une poésie douce et d'un charme patriotique, dont je me réjouissais, par avance, de vous entretenir!...

Mais le présent est là, qui s'impose et qui met comme une barrière aux souvenirs. L'horizon est sombre; notre Suisse traverse

---

\* Voir le n° 2-3 des « Annales fribourgeoises » de 1915, où cette conférence a paru intégralement.

une crise grave dont les conséquences demeurent incalculables. Nous assistons de loin, paisibles dans nos contrées tranquilles, à l'horrible mêlée où se joue le sort de l'Europe future, où nous sentons que, malgré nous et sans nous, beaucoup de notre avenir se décidera; des sympathies se sont fait jour et des vœux ont germé dans nos cœurs pour celui des belligérants dont les tendances et le caractère semblent le moins menaçants, le moins redoutables, parce que ces tendances et ce caractère se rapprochent des nôtres davantage; et nous voyons que, pour des raisons différentes ou analogues, chez d'autres Confédérés, les sympathies s'en vont d'un côté opposé.

A mesure que s'écoulent les longs jours de cette interminable guerre, le malaise s'accroît dans toute la Suisse, avec des alternatives d'apaisements et d'aggravations; l'œuvre souvent néfaste d'une presse qui n'a plus de Suisse que le nom, l'action débilite de la propagande étrangère, ajoutées aux sympathies naturelles, issues de sentiments ou de relations économiques, agissent en tous les coins de la Suisse dans des sens différents, partout marquant les mêmes symptômes de désagrégation morale et peut être aussi d'affaiblissement du sens national.

Sans doute, chez beaucoup de vrais Suisses, cette tension douloureuse n'altère point les sentiments patriotiques, mais il est évident aussi que cet affaiblissement se manifeste plus aigu, plus intense, chez ceux qui, par leurs tendances antérieures, par leur préparation ancienne déjà, par leur caractère même, offrent le plus facilement prise aux influences mauvaises.

Quoi qu'il en soit, la honteuse affaire de l'Etat major a porté la crise à une acuité terrifiante; et les agissements malpropres des colonels Egli et de Wattenwyl, qui, en d'autres temps, eussent soulevé en tous lieux, en Suisse, une réprobation égale, ont servi de tremplin à toutes sortes de discussions oiseuses et inopportunes. Sous ce coup, se sont ouvertes les écluses longtemps contenues par un sentiment patriotique d'union nécessaire. Le mécontentement, causé par nombre de mesures arbitraires dont on réservait l'explication pour le moment où, la guerre finie, sonnerait l'heure du règlement des comptes, le mécontentement a éclaté soudain; et, tandis que les uns, par esprit politique, ou par calcul intéressé, tentent des diversions au scandale de l'Etat major en suscitant d'autres accusations et en cherchant à créer un odieux système de compensation d'infamies, d'autre part, on parle net et haut, et déjà l'on reprend et l'on réca-

pitule toutes les vexations, tous les manquements plus ou moins réels, plus ou moins accentués, de l'Autorité fédérale à une neutralité vraiment impartiale et à un juste équilibre de traitements envers les diverses populations de la Suisse.

Au milieu de ce trouble moral, où passent de la fureur et de la tristesse, où souffle un vent de discorde et où saignent les cœurs dans leur patriotisme et dans leur loyauté, la calomnie perfide et mauvaise s'insinue et se glisse; des agents perturbateurs font entendre leurs *voix dans la tempête*, cherchant à semer la haine et la défiance, répandant leur bave infecte sur tout et sur tous ceux qui demeurent indépendants et vraiment suisses; des journaux à la dévotion étrangère hurlent leurs cris discordants, lancent des accusations, sapant lentement l'édifice six fois centenaire et sacré de l'union confédérée.

Notre canton lui-même et notre bonne ville ne sont point épargnés dans cette campagne de haine et de violences; contre nos magistrats et contre nous-mêmes, l'insulte est lancée, la fureur se déchaîne, la calomnie et le dénigrement systématiques sont mis en œuvre!...

Dans un tel moment, Mesdames et Messieurs, dans de telles circonstances, il me semblerait manquer au devoir le plus élémentaire de patriotisme fribourgeois et suisse, si je m'attardais à détourner vos yeux de la situation présente, pour vous amuser aux souvenirs doux et à la quiétude charmante de notre vie passée. L'heure grave nous étreint et nous oppresse; nos cœurs et nos yeux ne doivent ni ne peuvent s'en détacher. Des sentiments tumultueux et divers s'agitent en nous et nous avons peine à discerner en nous-mêmes l'équilibre nécessaire de notre patriotisme, de notre sympathie et de notre pitié. Nos souvenirs se heurtent à la guerre et nous vivons comme en un mauvais rêve, anxieux de l'avenir, inquiets du présent et insoucieux du passé. L'impression que ce temps est un temps de transition inéluctable, qu'il faut attendre et voir, l'énervement causé par les soucis d'ordre matériel, par les colères contenues et les rancœurs secrètes, tout cela donne à notre vie une sorte d'imprécision et l'entoure d'un nuage....

Comment, dès lors, sourire aux paisibles souvenirs d'autrefois, si ces souvenirs n'ont pas quelque rapport avec les angoisses de l'heure présente? Que rechercher dans le passé, sinon peut-être quelque enseignement, quelque modèle ou quelque leçon? A ce titre seul, des souvenirs fribourgeois peuvent avoir leur prix, et, puisqu'il

m'est donné de parler à cœur ouvert à mes concitoyens de choses fribourgeoises, c'est à la lumière de ces souvenirs là — souvenirs tout proches des premières heures de la guerre, souvenirs plus lointains et déjà embrumés de 1870 ou même d'un passé plus reculé — que je voudrais essayer d'apprécier ou d'analyser l'état actuel de nos esprits, de dire avec franchise une opinion libre et d'en dégager, suivant mes modestes forces, la tâche qui nous incombe pour assurer notre avenir....

\* \* \*

A la fin de juillet 1914, alors que les écoles fermaient leurs portes et que, suivant la coutume, chacun à sa manière se disposait à organiser ses vacances ; au moment où notre ville s'ornait de drapeaux et de guirlandes pour abriter la fête fédérale des sous-officiers, dans la quiétude prometteuse de la saison du repos, des excursions et des villégiatures, avec une effroyable rapidité, les nouvelles alarmantes s'accumulent — nouvelles suivies à peine d'abord, puis passionnément commentées — et, en moins d'une semaine de craintes et d'espoirs, la certitude éclate de la guerre toute proche, irrémédiable et terrible!...

Le choc est d'autant plus brutal qu'il est, sinon imprévu, du moins précipité, et une sorte de panique s'empare de tout le monde, une panique communicative et affolée, qui fait assiéger les magasins de vivres, entasser les provisions, prendre d'assaut les guichets des banques. Une seule préoccupation, matérielle, est dans tous les esprits : assurer la vie de tant de familles dont les chefs et les soutiens vont être appelés sous les drapeaux. En quelques jours, les rayons des épiceries se vident ; les ventes s'effectuant contre argent comptant, le numéraire se fait rare, et cette rareté achève la confusion.

Coup sur coup, les dépêches annoncent d'abord la mise de piquet, puis la mobilisation de l'armée suisse tout entière, et alors, à cet affolement matériel et égoïste, vient se joindre le souci moral, souci patriotique, inquiétudes pour les parents qui vont être appelés aux inconnues du service actif, chagrin et angoisse des séparations prochaines et dont la fin échappe aux prévisions!...

Au 1<sup>er</sup> août, à l'heure où sonnent les cloches de la fête nationale, les soldats du Landsturm observent les frontières suisses et gardent les ponts et les voies ferrées, tandis que les Chancelleries européennes font de derniers efforts pour essayer de conjurer le fléau. A ce mo-

ment, le conflit est localisé encore à l'Autriche, la Serbie et, peut-être, la Russie ; d'incertaines et vagues lueurs d'espoir font entrevoir une issue moins funeste ; mais nul n'y songe, nul ne s'y arrête : la Suisse mobilise, et, dans notre cité tranquille, la fièvre fait battre toutes les tempes !...

En vain, ceux qui ont vécu les journées de juillet 1870 cherchent à retrouver, dans l'agitation présente, leurs souvenirs d'il y a 44 ans. Alors, les phases successives de la tension franco-allemande avaient préparé l'opinion et affermi les cœurs, et la nouvelle de la guerre déclarée, sans surprendre personne, avait trouvé un enthousiasme chaleureux et patriotique, sans autre arrière-pensée que la défense du sol helvétique.

En 1856, même, au moment où, à la suite des révolutions neuchâteloises, la Suisse allait entrer en conflit armé avec la Prusse, notre pays, directement menacé, ne connut aucune panique ni aucun affolement ; seul, l'entrain guerrier faisait tressaillir tous les cœurs.

En 1914, il est vrai, le conflit prenait d'emblée des proportions inconnues ; on se rendait compte de l'isolement dans lequel demeurerait la Suisse, seule paisible au milieu de l'Europe en guerre ; beaucoup, non sans raison, se demandaient si cette situation serait même possible, même tenable, et les soldats appelés marchaient au drapeau, avec la quasi-conviction de devoir se battre, et sans pourtant pouvoir s'imaginer quel serait leur ennemi !...

Cette incertitude a fait une grosse part de la nervosité qui se mêlait à l'enthousiasme patriotique, cela est incontestable ; mais elle n'en a pas été le seul facteur. L'affolement provient d'abord, j'imagine, du manque de préparation, du manque de prévision et de l'insouciance dans laquelle nous vivions. Sans doute, dès longtemps, les spasmes diplomatiques de l'Europe, les écrits enflammés et belliqueux des pangermanistes, les discours des nationalistes français, tout permettait de s'attendre à la crise prochaine et inéluctable, et les avertissements ne nous ont pas manqué... Mais nous vivions au jour le jour ; une paix intime, un calme et une quiétude nous endormaient dans nos aises ; les affaires absorbaient nos facultés et il semblait même que les partis politiques, en Suisse, sans abandonner leurs luttes toujours déprimantes, se fussent bornés à des joutes oratoires ou des invectives de journaux, pour céder le pas au bien-être et surtout à l'affarisme.

En 1870, au contraire, et en 1856, le peuple tout entier était

remué constamment. Les événements de Neuchâtel avaient suivi, à huit années de distance, la campagne fratricide du Sonderbund. En 1870 les discussions passionnées d'une révision constitutionnelle absorbaient l'opinion et la tenaient en éveil ; les cantons soucieux de leur individualité cherchaient à desserrer l'étau centralisateur qui les menaçait. Chez nous même, le district de Morat, dans une assemblée populaire tenue le 12 juin 1870, envisageait formellement la perspective d'une séparation d'avec Fribourg et de sa réunion à un autre canton. La menace de la guerre étrangère venue sur tous ces troubles, ne pouvait avoir qu'une seule conséquence : resserrer plus étroitement les liens de tous les Suisses entre eux et faire taire leurs petites querelles et leurs divergences. Les cantons, sans hésiter, se sont souvenus que leur existence dépendait de l'existence même de la Confédération ; les haines et les rivalités confessionnelles ou politiques sont tombées devant le péril commun ; seul, l'esprit confédéral a parlé !

De nos jours, la Suisse est changée ; un pouvoir central, qui n'est plus représentatif simplement de l'union des cantons, mais bien réellement un *Pouvoir*, commande et dirige tout. Les cantons qui, jadis, envoyaient leurs troupes au secours du pays commun, par un acte spontané de leur souveraineté, ne voient plus en leurs gouvernements que des organes de transmission d'ordres supérieurs. Lambeau par lambeau, au cours des cinquante dernières années, l'individualité cantonale s'est diminuée, et, par le fait même, l'esprit public s'est affaibli. Les partis politiques, si actifs au milieu du XIX<sup>me</sup> siècle, ont perdu leur réelle orientation : c'est l'heure des compromis parlementaires où le jeu des subventions fédérales tient lieu de ligne de conduite ! Presque sans révolte, la Suisse vient d'assister, en 1913, à la signature de cette convention du Gothard qui la diminue et la déshonore, mais aussi qui laisse dans le cœur des vrais patriotes une amertume profonde et une défiance invincible à l'endroit des responsables... Le besoin d'union n'est pas là, parce que l'unification a fait son œuvre, et personne, ni dans les gouvernements, ni dans le peuple des cantons, ne songe aux concessions mutuelles, aux sacrifices nécessaires pour le bien commun, tant il semble évident que la Suisse ne fait qu'un tout unique, définitivement soumis au pouvoir central !... Et pourtant, en ce moment de crise, l'émotion agit sur chacun suivant son tempérament et le guide tout entier, car les intimes qualités des caractères, les traits essentiels de l'âme nationale des 22 peuples

confédérés n'ont pu être unifiés et ressortent plus vivement aussitôt qu'une circonstance quelconque leur donne libre cours. L'événement de 1914 a fait, en Suisse, jaillir les différents tempéraments nationaux emprisonnés sous un couvert d'unification, alors que les dangers, en 1870, en 1856, avaient précisément pour effet de contenir ces mêmes expressions dans une unité temporaire nécessaire au bien commun.

Il n'en reste pas moins que nous nous sommes montrés inférieurs à nos devanciers en l'occurrence et que, malgré toute la sincérité du patriotisme actuel, l'esprit public a bien réellement subi une dépression, dont la nervosité inquiète des premières heures de crise est l'un des symptômes les plus significatifs.

\* \* \*

Après les émotions dignes, à la fois attristées et enthousiastes, du rassemblement des troupes, du serment solennel et du départ pour la frontière, on cherche à se ressaisir et la vie semble reprendre un cours, sinon normal, du moins apaisé.

Les visages sont tristes, car le souci demeure ; on songe aux absents, qui, là bas, l'arme au pied, s'apprêtent à la défense du pays, et l'amertume de la séparation se complique de l'ignorance forcée des lieux où se trouvent nos soldats. D'aucuns se rappellent qu'en 1870, presque jour pour jour, les journaux disaient : « Notre bataillon 61 est arrivé en tel endroit ». « La compagnie de carabiniers 13 a pris position en tel village » ... et, à l'aide des souvenirs, on cherche à situer les soldats d'aujourd'hui dans les mêmes parages du Jura bernois....

Cependant la guerre est odieuse ; elle pèse d'autant plus lourdement qu'elle a surpris davantage, et, au milieu des angoisses qui étreignent les cœurs, une rancune se glisse à l'endroit de ceux qui ont déchaîné le fléau. Personne n'est dupe des événements récents ou des causes immédiates du conflit — qui d'ailleurs sont encore imparfaitement connues — mais la responsabilité de l'Allemagne militaire, dont on se rappelle les avatars et les agissements depuis nombre d'années, éclate dans tous les esprits et fait naître à l'égard de ce pays un sentiment d'inimitié sourde qui ira, plus tard, en s'accroissant de jour en jour.

Entre temps, on assiste au départ des nombreux étrangers, nos hôtes, qui s'en vont à l'appel de leur patrie ; on les salue et on les



acclame avec une réelle sympathie. Puis, on examine autour de soi, et l'on constate que nombre d'étrangers valides et en âge de servir sont encore demeurés. On s'en émeut, car au moment où tous nos hommes, à nous, sont sous les armes, depuis les plus jeunes classes jusqu'aux braves du Landsturm, l'idée de défection est intolérable à tout le monde ; et, dès lors, les commentaires, les nouvelles sujettes à caution, la hantise des espions, planent sur la ville, et, encore une fois, une agitation malfaisante s'empare des esprits....

Enfin, dès le 4 août, les journaux apportent des faits de guerre, et aussitôt surgit, chez nous comme partout, l'innocente manie de la stratégie en chambre. On se procure des cartes et, à l'aide des nouvelles et des communiqués, on suit les événements, on les commente, on les discute et même, on critique les opérations et on prévoit les batailles. Une nuée de généraux ignorés et *in partibus* se révèlent qui, avec un sérieux, en d'autres temps comique, et une sûreté remarquable, tranchent doctoralement sur toutes les questions militaires. « Avec une carte à grande échelle et du bon sens à échelle égale, avoue ingénument l'un des plus notoires d'entre eux, rien n'est plus aisé que de juger la situation des armées et de définir ce que doivent être les dispositions de leurs chefs ».

Tandis que ces stratégestes frais émoulus commentent les faits, le bon peuple, lui, s'attarde aux prédictions et prophéties qui sortent un peu partout, comme par miracle, et qu'on adapte fort habilement aux événements actuels et à l'issue désirée de la guerre.

Cependant, d'autres préoccupations, plus nobles, ne tardent pas à se faire jour. Les communes rurales organisent le travail des champs que l'absence de tant de bras rend précaire ; des secours sont préparés pour les familles indigentes de la cité ; la Croix Rouge fait appel à la bonne volonté de tous, pour fournir de linge nos soldats ; aussitôt le travail utile est entrepris, et notre Ecole secondaire de jeunes filles, la première, organise un ouvroir à cet effet. C'est l'exemple de nos devanciers que l'on suit en cette matière. On se souvient de l'accueil reconnaissant des soldats du bataillon 61 et de la batterie 13, en 1856, aux dons de la population fribourgeoise, comme aussi de l'empressement général qui se manifesta en 1870, soit dans le domaine du ravitaillement en objets de lingerie des soldats, soit dans celui des secours aux familles nécessiteuses.

Il semble bien que notre ville actuelle ait suivi à la lettre ses traditions charitables et qu'elle y ait puisé un réconfort nécessaire

dans la crise qu'elle traversait. Peut-être la charité publique, qui a pris un développement aussi réjouissant qu'intense, a-t-elle quelque peu porté préjudice à la charité privée, celle qui demeure ignorée et inconnue?... On a cité des cas de ménages aisés ou même riches congédiant les domestiques ou offrant de les garder sans salaire, mais non sans travail, pendant le temps de la guerre. Mais ces rumeurs qui, sans doute ne manquent point de fondement, ont subi les déformations inévitables du transfert de bouche en bouche, et, si le geste inélégant a pu être inspiré, au début, par l'affolement et la nervosité du moment, il faut croire et espérer que la réflexion subséquente en a corrigé les effets déplorables.

Quoi qu'il en soit, s'appuyant sur un élan très réel et sincère de piété et de ferveur, qui se manifesta naturellement au premier souffle d'émotion, les organisations de bienfaisance eussent pu fournir un dérivatif précieux aux agitations du public, si la nouvelle de la violation de la neutralité Belge n'avait éclaté comme une bombe dans le calme renaissant. L'attaque inopinée du malheureux pays du Roi Albert, détournant momentanément la lutte de nos frontières et, par conséquent, éloignant la menace redoutée, quelque chose comme une vague sécurité atténua légèrement la ferveur religieuse et permit aussitôt aux poitrines oppressées de laisser échapper un cri de pitié et de réprobation. Les déclarations du Chancelier de l'Empire, son fameux « Not kennt kein Gebot », son dédain des traités internationaux comparés à des chiffons de papier, les récits de l'invasion croissante et impitoyable, des sièges précipités, de la destruction systématique, ne pouvaient que provoquer une indignation violente et bien naturelle chez des Suisses, dont le pays repose son intégrité sur une neutralité librement consentie et garantie par la foi des traités!

Je n'ai point à retracer ici le sanglant martyre de l'héroïque Belgique, mais il m'importe de souligner l'anxiété et l'angoisse avec lesquelles ont été suivies les péripéties de ce drame douloureux, car cette anxiété et cette angoisse dénotent une réelle pitié, un sentiment invincible de reconnaissance envers la nation infortunée dont la mort assurait, en quelque sorte, la vie à notre Suisse!

Aussi, lorsqu'au mois d'octobre, un comité se forma pour recueillir à Fribourg quelques uns de ces réfugiés belges, chassés de leur pays par l'inexorable envahisseur, ce fut un élan unanime de générosité, dont le souvenir reconforte et dont nous pouvons être fiers! Un même mouvement spontané lançait, quelque temps plus tard, une

foule enthousiaste et vibrante à la gare, la nuit, pour saluer au passage, les grands mutilés de la guerre renvoyés dans leurs foyers à travers la Suisse ; puis, ce fut le tour des évacués civils, de ces misérables Français des régions envahies, dont le dénuement arrachait des larmes aux plus insensibles et auxquels la population fribourgeoise se montra réellement compatissante, doucement charitable et aussi chaleureusement sympathique !...

\* \* \*

En ces gestes généreux, nous n'avons rien innové, et je ne crois point inutile, Mesdames et Messieurs, de jeter un coup d'œil sur le passé et de comparer notre attitude actuelle à celle de nos pères dans des circonstances analogues.

Pendant les grandes guerres dont la Suisse fut le théâtre, en 1798, Fribourg voyait passer presque chaque jour des convois de soldats malades, de blessés et de prisonniers. Notamment après la bataille de Neueneck, 400 blessés furent recueillis au Collège converti en hôpital. La population fribourgeoise ne marchandait point à ces malheureux, qui étaient cependant des ennemis la veille, des soins empressés et une pitié sereine. Parmi les plus dévouées des personnes secourables, une humble sage-femme, aussi peu fortunée que généreuse, Barbe Schinner — communément appelée, d'un sobriquet local, Babelon Bourket — se distingua par son zèle charitable et sa maternelle sollicitude. Une quinzaine d'années plus tard, au moment où passaient les armées des Alliés de 1814, avec leur triste cortège de souffrances et de maladies, la vaillante sage-femme se retrouvait sur la brèche, prodiguant ses soins aux soldats autrichiens et russes, pour lesquels elle éprouvait une secrète prédilection.

Il était juste d'accorder un souvenir ému à ce lointain épisode de la charité fribourgeoise ; mais c'est plus près de nous surtout, à moins d'une cinquantaine d'années, que je voudrais, Mesdames et Messieurs, un instant attacher votre attention : je veux parler de la guerre de 1870 et du rôle de la charité suisse et fribourgeoise à cette occasion.

Au début du mois de septembre 1870, à l'heure où Sedan voit capituler Napoléon III, un Comité suisse s'adresse au Conseil fédéral et demande qu'il soit porté secours aux Strasbourgeois assiégés. Aussitôt les mesures sont prises ; des parlementaires suisses sont envoyés à Strasbourg, pour s'entendre avec les autorités militaires

de la place assiégée et de l'armée assiégeante, et moins de trois semaines après, les portes de la Suisse hospitalière sont ouvertes aux femmes, aux enfants, aux vieillards strasbourgeois. Un accueil sympathique leur est fait ; ils sont pourvus de tout ce qui leur manque ; le Conseil fédéral même décide que, si les ressources du Comité de secours sont insuffisantes, la Caisse fédérale subviendra à tous les besoins. Ainsi, la Suisse accueillait les premiers réfugiés civils, auxquels Bâle et Zurich, en particulier, offrirent une hospitalité chaude et douce !...

En novembre, des trains de blessés français traversent notre pays ; un comité international assure, à la gare de Berne, une collation à ces héroïques mutilés, mais, en général, le public n'assiste guère à l'arrêt de ces convois.

Cependant, un jour, deux dames de Fribourg se trouvent à la gare au passage du train. S'empressant auprès des blessés, elles sont surprises par l'ordre de mise en marche du convoi et ainsi, elles sont condamnées à accompagner les blessés jusqu'à Romont ; ce dont elles ne se plaindrent d'ailleurs guère. Ce souvenir ne manque point d'intérêt assez piquant, puisqu'il peut permettre aux jeunes victimes d'une mésaventure semblable, dont nous fûmes témoins l'année dernière, de se consoler en se disant qu'en cette occasion, elles non plus, n'ont rien innové et qu'elles ont simplement imité des Fribourgeoises de jadis !...

Au moment où les défaites françaises s'accumulent et se succèdent avec une effroyable rapidité, à l'heure où, terrassée, la France se refuse à s'avouer vaincue et proclame la III<sup>e</sup> République, où Paris s'enferme sous l'étreinte d'un siège inexorable et où les armées se reforment en hâte pour reprendre une lutte désespérée et s'essayer à la résistance, la Suisse vigilante demeure prête encore à tendre sa main secourable à toutes les misères, à toutes les souffrances. En février 1871, l'armée de Bourbaki, désarmée, mutilée, battue et meurtrie, verse ses 87000 hommes sur le sol helvétique et accepte, en déposant ses armes, l'hospitalité bienveillante de notre pays. Ce n'est plus une armée, hélas ; c'est un flot d'êtres hâves, affaiblis, mourant de faim, se traînant dans des vêtements en lambeaux, frissonnant sous le vent glacé de cet hiver exceptionnellement rigoureux, et dont la vue seule remplit de larmes les yeux de nos soldats chargés de recueillir leurs armes et de les recevoir !

Notre canton devait hospitaliser, comme troupe d'internement,

4000 Français ; toutes les mesures avaient été prises pour pourvoir à leur logement et à leur entretien ; 1000 hommes devaient être logés à la caserne de Fribourg, 1000 au camp d'Hauterive, et les 2000 autres, répartis entre les villes de Morat, Bulle, Estavayer, Romont et Châtel. En un clin d'œil, des dépôts de vêtements étaient organisés, des comités se formaient et la population tout entière s'appêtait à recevoir les malheureux internés.

Mais il advint qu'une grande partie de l'armée destinée à se rendre dans la Suisse orientale, opéra, à l'encontre de toutes prévisions, son passage par le canton de Fribourg, et dès le 4 février, notre ville assiste au lamentable défilé de cette troupe en haillons, malade et démoralisée.

Ce passage imprévu surprend d'abord, car les mesures prises n'étaient destinées qu'aux 4000 internés annoncés ; mais, après un instant de stupeur et de désarroi, c'est partout l'admirable élan unanime d'une charité désintéressée et vaillante.

Chaque jour, foulant la neige épaisse qui couvre le sol, tantôt par petits groupes, tantôt en colonnes régulières, fantassins et cavaliers pénètrent dans notre ville par la route de Romont ou par celle de Payerne, et chaque jour les partants font place à de nouveaux convois. Bâtiments publics, écoles, salles de tribunaux, églises, tout est transformé en casernes, en dépôts, en lazarets. Fribourg tout entier, vibrant à l'unisson, se multiplie et s'agite ; des dames s'empressent auprès des blessés et des malades, se muent en infirmières dévouées, pansent des jours durant les mêmes blessures, baignent les pieds sanglants des éclopés, prodiguent sans relâche et sans trêve des soins intelligents à tous les besogneux. D'immenses chaudières fument sur les places publiques, où chaque ménage vient contribuer à la confection de boissons chaudes et de soupes réconfortantes ; les plus pauvres familles se privent du nécessaire ; l'abnégation et la pitié priment tout sentiment et toute préoccupation !...

Le soir du samedi 4 février déjà, plus de 8000 internés sont arrivés dans nos murs, et la nuit n'interrompt pas leur flot incessant. Les derniers venus sont parqués dans les églises froides, où la paille abondante est entassée en hâte et où l'on apporte à grandes seilles des soupes fumantes, du vin, du thé, ce que l'on peut... La froidure des locaux émeut la population et, comme par miracle, en un instant, les églises se vident de leurs hôtes qui trouvent refuge chez des particuliers bienfaisants. Les PP. Capucins fournissent gîte et abon-

dante nourriture à plus de 100 hommes, qu'ils hébergent dans leur réfectoire ; deux ou trois ménages se réunissent dans une seule pièce pour offrir un asile à une vingtaine de soldats dans leurs logements demeurés libres ; une pauvre blanchisseuse en loge six dans son unique chambre et passe la nuit à laver et à sécher le linge de ces malheureux ; partout on se dévoue, on donne sans compter, et les traits de générosité sont si nombreux que nul ne songe à s'y arrêter...

Ainsi, plus de 30,000 hommes traversent Fribourg, y reçoivent le réconfort nécessaire à la poursuite de leur chemin, tandis que les internés assignés à la ville ne sont point oubliés et restent, tout le temps de leur séjour, l'objet des soins les plus touchants !

Nous pouvons avoir des pages plus brillantes dans notre histoire, mais nous n'en aurons jamais de plus glorieuses, de plus vraies, de plus profondément humaines ; et si le souvenir de cette année terrible fait honneur à Fribourg — comme, du reste à tous les cantons confédérés, qui ont montré un zèle égal et un même esprit de charité — si ce souvenir nous est cher et précieux, c'est qu'il nous rappelle une heure grave où, sans calcul et sans arrière pensée, sans fanfaronnerie et sans effort, notre pays a fait vraiment et tout simplement son Devoir !...

\* \* \*

Grâce à Dieu, 1914 et 1915 ne nous ont pas mis en présence de circonstances aussi mouvementées ; notre charité n'a point subi une épreuve égale, et le refuge que nous avons pu offrir à quelques centaines de Belges malheureux, les secours apportés aux évacués civils, les témoignages d'admiration et de sympathie aux valeureux blessés sont les seuls traits qui nous rapprochent, par l'exercice du devoir de charité, de nos devanciers de 1870. Mais je me demande, Mesdames et Messieurs, si le souvenir de ces quelques élans généreux que nous venons de vivre demeurera aussi pur, aussi profond, aussi glorieux que celui qui subsistera toujours et malgré tout des épisodes à la fois douloureux et réconfortants de l'internement en Suisse de l'armée de Bourbaki.

Loin de moi la pensée de nous diminuer à nos propres yeux ou de chercher à atténuer d'une manière quelconque les actes charitables dont nous avons été témoins. Au contraire, je le répète, j'admire sans réserve et je souligne avec joie le maintien avéré de cette tradition généreuse dont Fribourg a toujours largement fait preuve.

Mais je dois avouer, pourtant, que beaucoup de manifestations secourables joignaient à leur but désintéressé et sincère un sentiment particulier, un besoin impérieux d'expansion de pensées tumultueuses, une sorte de protestation qu'il n'est point aisé d'analyser et de définir.

Certes, au moment où les listes de souscriptions en faveur des Belges se couvraient de signatures, où affluaient les offres de logements, d'asile, d'entretien, pour ces malheureux exilés de la guerre, un seul mobile dictait la charité : cette pitié profonde mêlée d'une secrète reconnaissance dont je vous entretenais il y a un instant.

Mais dès ce moment, les esprits déjà tourmentés d'incertitudes, les consciences soulevées par tant de récits épouvantables, les cœurs animés d'une secrète sympathie, où la race et la langue maternelle jouaient quelque rôle peut-être, mais où l'instinct de liberté et d'individualité nationale prenait la première place, furent soumis à une épreuve nouvelle de contingences diverses, qu'une étude impartiale de notre mentalité ne saurait négliger.

Le premier élément d'épreuve, et le plus grave peut-être, est la conception administrative et tracassière de cette fameuse « neutralité morale » qui a fait couler tant d'encre depuis les premières convulsions de la guerre. L'Autorité fédérale lance des ordonnances et conclut par des menaces de peines ; la Censure aux cent yeux plane comme un spectre sur les écrits et sur les discours ; muselés par la crainte de ce régime dictatorial, des suspensions entrevues et des représailles certaines, nos journaux se taisent et se bornent à publier les décrets, les règlements, les ordonnances et les ordres qui tombent comme grêle de tous les rouages compliqués des pouvoirs fédéraux tant civils que militaires. La neutralité est requise, absolue, pareille à un bâillon qui étouffe, à une lourde chaîne qui rive les consciences et qui sourdement les révolte !...

La Belgique est envahie contre tous droits : Silence ! nous devons être neutres !... Les trésors de Louvain, sa bibliothèque précieuse, ses monuments admirables, deviennent la proie des flammes ; Liège tombe après un siège terrible ; Termonde, Dinant, Namur, s'écroulent ; les contributions de guerre s'abattent comme des vautours sur le sol belge... Silence encore ! La cathédrale de Reims, chef d'œuvre de piété antique, merveille d'art, orgueil de l'esprit humain, subit à la fois l'outrage des bombes destructrices et de l'incendie ; des beautés innombrables sont perdues à jamais... Silence, encore et toujours !... Comme de grands oiseaux noirs, la nuit, les Zeppelins et les Taubes

survolent les côtes anglaises, Paris, les cités éloignées des champs de batailles, et les bombes qui en pleuvent tuent aveuglément, mutilent, terrorisent des femmes, des enfants innocents. Pas un mot!... Un paisible navire, le Lusitania, sombre sous les coups d'un torpilleur et engloutit avec lui des centaines d'inoffensifs voyageurs!... Pas un cri!... A côté de ces nouvelles certaines, irréfutables, irrécusables, mille dépêches parlent de forfaits sans nom, de crimes, de pillage, de meurtres, d'enfants et de femmes fusillés, assassinés, toutes choses possibles mais non démontrées, qui remplissent d'horreur et d'émoi nos cœurs tourmentés!...

Sans doute, nous n'avons pas d'ennemis; les relations de la Suisse sont cordiales avec tous les peuples voisins et doivent rester telles; nous le sentons profondément, et c'est pourquoi, dans les commencements, nous essayons de nous soumettre, d'étouffer nos impressions trop vives, de taire nos sentiments intimes. Cependant il nous semble, à tort ou à raison, que ce silence imposé fait pencher la balance par trop d'un seul côté; nous sentons, tout près de nous, que nos Confédérés n'éprouvent point, ne veulent point éprouver les invincibles fièvres qui nous assaillent, qu'ils admirent la force, la puissance, l'organisation allemandes et qu'ils obéissent aveuglément, trop aveuglément à notre gré, aux ordonnances sur cette neutralité de silence et d'impassibilité. Le spectre non évanoui de la récente Convention du Gothard surgit alors devant nos yeux, et, irrésistiblement, malgré notre foi patriotique, malgré notre amour de cette Suisse plus de six fois centenaire dont nous sommes et voulons rester les enfants fidèles, malgré tout, une vague défiance, indéfinie et lointaine, pénètre dans notre esprit. Ce n'est point un sentiment de francophilie ni d'hostilité systématique à l'Allemagne qui nous exaspère; c'est simplement notre confiance ébranlée par l'entrave mise à notre droit de Suisses libres et fiers de pouvoir dire suivant notre conscience: « Ceci est justice et cela est un crime!... »

Sur cette sourde colère, que contient en nous le devoir patriotique, vient alors se greffer un autre sujet de nervosité: la propagande allemande, qui sévit un moment de manière effrénée, sans entraves, et qui produit en nous l'effet diamétralement opposé à celui qu'elle vise! Nous comprenons fort bien qu'après avoir porté atteinte au droit des gens, aux lois élémentaires de la morale et de l'humanité, l'Allemagne ait cherché à atténuer aux yeux des neutres, à justifier, si possible, la gravité de ses actes; mais il nous est difficile



d'admettre que l'Autorité qui, sous prétexte de neutralité, n'a point osé réprover ces actes ou s'applique à faire taire les voix de protestations, puisse, sous le même prétexte, laisser une justification sujette à caution se répandre largement dans tout le pays, par voie de brochures ou même par le moyen de certains journaux, soi-disant suisses, mais notoirement acquis à l'Allemagne !...

Tous les Suisses impartiaux, que n'aveuglait point une confiance volontairement inaltérable dans le gouvernement fédéral ou une admiration dévotieuse pour l'Allemagne, ont éprouvé, comme nous, les effets déprimants de ces constatations, et ils ont partagé, à ce sujet, nos indignations et nos fièvres. Mais d'autres circonstances encore, plus intimes, plus particulièrement fribourgeoises, sont venues ajouter à notre trouble, circonstances qu'il m'est impossible de passer sous silence en cette franche analyse de notre état d'esprit.

Lorsqu'éclata la guerre de 1870, les journaux fribourgeois, comme ceux que nous lisons aujourd'hui, prirent à cœur la tâche d'informer aussi exactement et aussi promptement que possible le public de tous les événements. Des bulletins spéciaux, les colonnes remplies de dépêches, donnent presque quotidiennement les nouvelles des batailles et des faits importants. Pas de commentaires stratégiques, d'impressions de journalistes ; les seuls articles de fonds ont trait au devoir de neutralité et aux devoirs présents.

Le *Confédéré* continue, sans autre, la polémique commencée à propos de la revision constitutionnelle, comme si les choses extérieures ne devaient point effleurer ou atténuer l'opinion ; la guerre ne lui est que prétexte à des déclamations d'intérêt suisse, où il fait jouer, suivant sa coutume d'alors, toute sa fureur anticléricale et athée. Cependant, dès le 4 septembre, expliquant son attitude, il dit clairement :

Il nous semblait que témoigner de nos préférences pour la France, c'était donner prise à la supposition qu'il y eût place dans nos âmes pour un autre culte que celui de la Patrie suisse !...

Le *Chroniqueur*, organe du parti gouvernemental et, comme tel, nécessairement plus lu et plus répandu, s'attache à défendre le point de vue neutre d'une façon claire et explicite : « Restons petits, libres et heureux, dit-il dès le 18 juillet, au reçu de la nouvelle de la déclaration de guerre, notre gloire sera de n'en point ambitionner »... Puis, il examine, en une série d'articles fort intéressants, la situation de la Suisse neutre et les devoirs de l'heure : *Prussiens ou Français ?*

demande-t-il le 21 juillet ; le 23, il consacre une étude à *La neutralité suisse*, le 28, au *Droit des neutres*, où il conclut par ces mots :

Certes, si jamais la France — ce que nous ne croyons pas — avait quelque velléité de violer notre territoire, il y aurait du sang répandu ; mais si nous devions jamais, nous méfiant de nos propres forces, avoir recours à la protection de la Prusse, autant vaudrait dire tout de suite : Soyons Prussiens !...

Le 9 août, examinant la situation, il déclare :

Espérons qu'une prochaine grande bataille viendra terminer promptement cette désastreuse guerre, neutraliser les forces des deux nations ; nous ne devons ouvertement désirer autre chose ; pas plus l'écrasement des Prussiens que celui des Français. Nous avons tout à craindre du vainqueur dont l'ennemi sera mis hors la lutte, à la merci de son adversaire...

Manifestement, les journaux principaux d'alors \*), reflètent l'opinion publique ; ils ne l'exaspèrent pas, parce qu'ils ne la contrarient pas, parce que de la mentalité existante, ils cherchent à tirer, soit de sages avis, comme le *Chroniqueur*, soit un profit politique d'ordre exclusivement intérieur, comme le *Confédéré*. De part et d'autre, l'attitude est franche et nette ; on ne nie pas une secrète sympathie pour la France, mais on ne cherche pas, non plus, à étouffer cette tendance ou à faire croire à une tendance contraire.

Je ne veux point juger, Mesdames et Messieurs, si nos journaux actuels ont compris leur tâche avec la même habileté et la même franchise, mais je crois bien que la population de notre ville, en particulier, a estimé le contraire et en a ressenti un sujet de plus d'énervement...

Mais, à côté de la presse, il existe à Fribourg un moyen d'information dont on use largement. « Le Bolze, vous disais-je l'année dernière, s'occupe des autres pour le moins autant que de lui-même ; il adore les potins, les cancons, les récits scandaleux, les misères d'autrui et les événements sensationnels. » En temps de guerre, cette tendance [naturelle devait se développer à l'extrême, et c'est ainsi que se sont répandus, dans le public, une foule de faits minuscules, qui, grossis de bouche en bouche, prirent bientôt la proportion d'événements graves. Je cite au hasard les commentaires auxquels donnèrent lieu des réunions quotidiennes, à la fois provocantes et mystérieuses, d'intellectuels allemands à la librairie de l'Université ;

---

\*) Les autres journaux, de moindre importance, n'étaient que des satellites gravitant autour des deux organes cités.

les allées et venues de quelques uns de ces messieurs au bâtiment de la rédaction de certains de nos journaux ; le fait de cette dame énervée qui, dans un magasin, piétinait le journal *La Suisse* d'une manière quasi-symbolique et à coup sûr offensante, ou qui, prenant ses avances et se croyant déjà en pays annexé, voulait forcer nos employés de tramways à accepter des pfennigs en paiement de son billet ; de ce commerçant qui n'admettait pas qu'on pût dire dix sous pour cinquante centimes ; puis, l'attitude publique nettement outragante de quelques personnes, parmi lesquelles, hélas, des Suisses alémaniques, à propos de la Belgique, du Lusitania et d'autres faits de même genre, l'intervention, en l'occurrence, de cafetiers plus ou moins neutres, etc... J'en passe et de fort bonnes ! Mais je rappelle ces *racontars, dont je ne cherche pas, d'ailleurs, à garantir l'authenticité absolue*, parce que, réellement, avec insistance, ils ont couru la ville, ils ont été commentés passionnément, et ont donné à la colère latente, au besoin intime de protestation, à l'énervement qui bouillonnait dans tous les esprits, un caractère très net de germanophobie convaincue, qui ne manquait point de fondements assez légitimes.

\* \* \*

La Neutralité imposée, administrative et pesante, et la Censure mal comprise, le silence voulu devant des actes qui révoltaient notre conscience, les formidables efforts de la propagande allemande tolérée et acceptée, la passiveté plus ou moins justement appréciée de nos journaux, les *racontars* répandus à profusion, auxquels donna lieu l'attitude de plusieurs de nos hôtes, voilà, Mesdames et Messieurs, les éléments extérieurs à nous-mêmes, qui mirent à l'épreuve nos esprits et nos convictions.

Mais il faut être juste et loyal jusqu'au bout et reconnaître franchement la part de responsabilité qui nous incombe à nous-mêmes, soit la cause intime de notre état presque maladif de nervosité.

La cause unique et suffisamment grave est la surprise douloureuse de la guerre ; elle n'a d'autre fondement que dans un réel affaiblissement de notre esprit public. Sans doute, nous sommes patriotes, nous sommes sincèrement attachés à Fribourg et à la Suisse, et il nous semble monstrueux qu'on ose seulement le mettre en doute ! Pourtant, reconnaissons que nous avons manqué d'idéal ; notre époque est utilitaire et pratique ; le bien-être matériel dominait nos préoccupations, il fallait gagner de l'argent, prospérer et grandir en fortune

et en biens. Qui donc a songé, depuis un demi-siècle, à donner au pays, à la petite patrie fribourgeoise ou à la grande patrie Suisse, un autre éclat que celui de la richesse, de la prospérité?... En cette matière, un rôle néfaste a été joué par les partis politiques qui, pour faire triompher des individus bien plus que des idées, pour assurer la domination à des meneurs et, par le fait de cette domination, le pain à des multitudes d'électeurs, n'ont pas hésité à user du dénigrement systématique, de la mésestime mutuelle, de l'achat même des consciences, toutes choses qui, peu à peu, infailliblement, débilitent les sentiments purs de l'honneur, de l'idéal et de la conscience nationale !

La guerre nous a trouvés faibles, indécis, matérialistes, avec un sentiment moins net de nos devoirs que de nos droits, et c'est pour cette raison que les épreuves extérieures, dont je viens de parler, ont pu avoir sur nous tellement d'emprise et d'influence.

Inconsciemment, nous sentions ce défaut, et notre trouble s'en est aggravé ; dans l'effroyable mêlée qui nous environne, nous avons senti que la victoire des Alliés donnerait essor aux principes d'individualité, de nationalité, des droits absolus enfin, alors que le triomphe adverse serait le règne de la force, de l'organisation, de l'unification inéluctables, et nous avons souhaité le succès des premiers, parce qu'il aurait un résultat conforme à nos traditions et à nos aspirations. Il y a dans ce sentiment, certainement une large part de sincère patriotisme, mais il faut avouer qu'il s'y cache une sorte d'inertie dangereuse. En fait et régulièrement, nous ne devrions rien attendre que de nous-mêmes, en notre libre Suisse où le peuple est souverain, et ce n'est point sur un triomphe étranger que nous devrions escompter, en toute dignité nationale, la réalisation de nos propres aspirations, de notre propre idéal. La communauté de principes peut engendrer une sympathie légitime, mais il importe que cette sympathie soit équilibrée par la conscience du devoir national, et non seulement du devoir théorique, mais du devoir complètement rempli, du travail constant en vue de la réalisation de ces principes ! Or, l'individualisme national est à la base même de nos aspirations, mais, jusqu'ici, en face d'un effort toujours plus accentué tendant à la centralisation suisse, nous n'avons opposé que le passif mécontentement, les sourdes rumeurs ou même l'indifférence. La guerre a donné un sens nouveau et vivant à cet idéal... et nous avons espéré recueillir de l'issue de la guerre ce que nous ne savions plus attendre de nous-mêmes !

Cette faiblesse, nous l'avons vu, a suscité l'énervement affolé des premiers jours et elle est le fondement de tous nos énervements, de toutes nos peines. A la tendance sympathique qu'elle nous donnait dès l'origine pour la cause des Alliés, sont venues s'ajouter une à une les contraintes intérieures, les révoltes et les réprobations, de la colère, de la tristesse, toutes les indications symptomatiques d'un malaise profond. Il y avait en nous comme un bouillonnement malsain de rancœurs, de fureurs, presque de haine ; il fallait à ce torrent grandissant une issue, il fallait une déchirure, un rien, pour épancher brusquement ce trop-plein moral qui nous oppressait !...

Cette issue, Mesdames et Messieurs, les convois des blessés, les trains d'évacués, nous l'ont fournie ; la charité a été le dérivatif nécessaire, mais aussi l'occasion de crier notre douleur intime, d'exclamer notre fureur contenue, de donner libre cours à notre indignation indéfinie et, sous une forme déguisée, de protester ouvertement contre tout ce qui, degré par degré, avait accumulé en nous les exaspérations et les mécontentements... Notre charité a été fiévreuse, irraisonnée, enthousiaste et folle, comme presque tous nos actes depuis le coup soudain de la guerre... Et c'est la raison pour laquelle je me permets de reconnaître humblement moins d'abnégation, moins de pureté, et, surtout, moins de grandeur à notre actuelle bienfaisance qu'aux splendides exemples de nos pères lors de l'internement des Français, en 1871.

\* \* \*

Cette opinion est corroborée d'une manière flagrante par les incidents survenus les 15, 16, et 17 mars de l'année dernière, à la suite de la suspension de l'arrêt en gare de Fribourg des convois d'évacués. La mémoire de ces événements est trop fraîche pour que j'aie besoin d'en reprendre les péripéties ; ce fut l'explosion qu'on eût pu croire définitive, de ce bouillonnement intérieur, de cet abcès moral dont souffrait la population de notre ville. J'ai essayé, jusqu'ici, de définir les causes du malaise général ; il n'y en a pas d'autres aux manifestations, dont plusieurs, à l'heure qu'il est, se glorifient et que d'autres déplorent ostensiblement, frappant sur notre poitrine des *meâ culpâ*, qui pourraient bien s'adresser ailleurs !...

Ces manifestations n'ont rien de glorieux ni de déshonorant ; et si, comme on l'a dit et comme je le pense, les Fribourgeois en demeurent tous solidairement responsables, j'avoue, pour mon compte,

n'en point éprouver de désespoir outré, de honte hypocrite, pas plus, d'ailleurs que de fierté ! Elles ont été un symptôme morbide, et rien de plus ; et je ne sache pas qu'en un temps où le même malaise plane sur tous les peuples de la Suisse, on ait le droit de nous en faire un crime.

Il faut dire aussi que les récits des journaux ont singulièrement exagéré les faits et surtout la portée de tout ce tapage populaire, et que les cris les plus violemment émus sont partis précisément de personnages intéressés, soit par des sympathies manifestement contraires, soit par de tortueux mobiles politiques, à enfler démesurément l'agitation et à soulever l'opinion contre notre ville et contre nos magistrats. Sans doute, il y a eu des excès commis, parce qu'une foule déchaînée est inconsciente et sans mesure, mais on ne peut nier aussi que ces excès se sont portés principalement contre ceux qui, par leurs agissements antérieurs, avaient contribué plus ou moins directement à l'excitation des esprits.

Quoi qu'il en soit, nous savons parfaitement, nous autres Fribourgeois, blâmer ce qu'il y a eu de blâmable en ces manifestations, nous savons regretter les gamineries de quelques exaltés, les cris intempestifs de beaucoup d'échauffés, le drapeau étranger maladroitement déployé, les sifflets et le tapage, mais ce qu'il y a eu de répréhensible chez nous, nous entendons le juger nous-mêmes, entre Fribourgeois, et nous ne permettrons jamais que d'autres nous donnent à ce sujet des leçons de décence et de tenue, nous prodiguent des conseils de prudence, nous infligent des blâmes ou nous chargent de menaces !...

Et puisqu'il m'est donné d'effleurer ici cette question, je tiens à protester hautement, avec la dernière énergie, au nom de notre dignité fribourgeoise — qui est une dignité nationale — au nom de la dignité helvétique — qui est une dignité fraternelle — contre les odieuses attaques dont Fribourg, ses magistrats, son gouvernement même sont l'objet, à ce propos, dans ce pamphlet ignoble et anti-suisse, qui a nom *Stimmen im Sturm* !...

Que l'Autorité fédérale, si soucieuse des susceptibilités étrangères, tolère la large diffusion en Suisse de cette infamie haineuse, la constatation en est douloureuse et peu propre à rétablir notre confiance ébranlée ou perdue ! Que des Confédérés indignes, appuyés par un Comité dont la presse a révélé la noble composition, nous lancent à la face l'injure, la suspicion et la menace, cela ne soulève que dédain

et mépris ! Mais que ces odieuses calomnies, ces exagérations perfides, puissent se baser formellement sur les dires d'un journal de chez nous et le citer comme source, cela est un écœurement et cela est une honte !... La honte ne nous effleure pas ; elle retombe tout entière sur la feuille qui, sous le couvert de « Nouvelles fribourgeoises », a la première et sciemment, travesti les faits, et sur le journaliste responsable qui la dirige, quels que soient ses vains efforts pour tenter, maintenant qu'il est trop tard, de s'en dégager, ou de se disculper !...

Il est incontestable, d'autre part, que les manifestants de mars, dans l'excès de leur fièvre, de leur colère, du tumulte de leurs âmes souffrantes, ont perdu la notion de l'ordre public ; ils ont oublié que l'infraction à cet ordre engendre généralement le mal plutôt que le bien. L'adage du vieux fabuliste : « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ! », en matière publique surtout, est d'une vérité poignante ; et si les tapageurs et les désordonnés n'ont point, à proprement parler, démérité de la Patrie, ils n'en ont pas moins assumé la lourde responsabilité d'avoir donné l'occasion à d'habiles ennemis, à de malveillants détracteurs, de déverser sur notre ville et sur notre canton le flot malfaisant de leur fiel et de leur haine !

La conséquence de tout cela est, que ces manifestations, qui semblaient donner essor et fournir en quelque sorte un dérivatif au trouble des esprits surexcités, n'ont pu, en réalité, produire qu'un effet momentané et ont donné naissance à de nouveaux ferments d'excitation : les critiques plus ou moins acerbes, les polémiques et les discussions, la plate contrition affectée publiquement par quelques uns, les méprisables calomnies et de nouveaux racontars répandus dans le public, en peu de temps ont remis en nos esprits ce besoin d'expansion, ce mouvement dangereux que les événements de mars semblaient, de prime abord, avoir calmés légèrement.

La fièvre de l'heure présente oblitère en nous le sens de la mesure et donne une acuité singulière à tous nos sentiments, à toutes nos impulsions. Emotion frénétique et poignante aux convois de rapatriés, enthousiasme affolé et sympathie passionnée aux grands blessés qui passent, débordement de joie au retour de nos troupes et délire d'acclamations au général qui les inspecte dans nos murs, applaudissements furieux au moindre mot qui touche à nos secrètes pensées, jour pour jour, les mêmes symptômes, le même trouble

excessif en toutes choses, se manifestent et se renouvellent ! Le tumulte intime de chaque individu, sous le moindre choc, un rien, un cri intempestif, une surprise, un drapeau qui se déploie ou un chant qui s'élève, menace, dans la collectivité de la foule, de prendre en un clin d'œil des proportions démesurées et graves, où inconsciemment peut-être et à coup sûr involontairement, le bon renom de la patrie fribourgeoise ou de la patrie suisse subirait une atteinte certaine.

\* \* \*

Le remède à cet état de choses?... Nous ne pourrions le trouver qu'en nous-mêmes, par une vision claire de notre mentalité enfiévrée, d'abord, puis aussi par un effort de notre volonté auquel l'effervescence qui bouillonne en nous peut prêter un concours efficace.

Nous ne retrouverons pas, sans doute, d'un instant à l'autre, ce qui manquait en nos esprits au début de la crise, et nous n'éviterons pas les contingences qui influent journallement sur notre mentalité.

Les faits passés subsistent et leur souvenir nous assiège ; les faits présents nous accablent : la propagande étrangère continuera jusqu'au bout, malgré nous, son œuvre ; les divergences d'opinions, les mesures arbitraires et souvent choquantes, les fautes que nous réprouvons, les révoltés intimes et les excitations extérieures, tout se renouvelle et se renouvellera encore ; et par suite, notre tendance à l'excès demeurera infailliblement ! Comme par le passé, nous subirons des alternatives d'enthousiasme et d'accablement, de fureur et de pitié, de mépris, d'orgueil, d'indignation et de colère, aussi longtemps qu'autour de nous grondera le fléau.

Mais parmi tous les sentiments qui se succèdent en nos esprits tourmentés, il en est un qui demeure immuable, qui s'intensifie à chaque nouveau choc et qui, peut-être, fait en quelque sorte la base de tous les autres ; c'est le sentiment natif, profond et caractéristique de notre individualité, le sentiment qui fait de notre Fribourg une petite nation bien vivante et bien aimée ; ce sentiment, Mesdames et Messieurs, c'est le patriotisme fribourgeois !

Dans l'exaltation, même poussée à l'extrême, de ce patriotisme, si nous savons lui subordonner toutes les contingences qui l'assailent et parfois l'éclaboussent, si nous savons, surtout, l'entourer d'idéal, je crois fermement que nous trouverons sans peine, sinon le repos,



du moins cet apaisement réconfortant qui est la conscience du devoir accompli !...

Du devoir national à l'idéal national, il n'y a qu'une faible distance, et si nous songeons bien que cette terre aimée, où la libre Sarine chante son éternel refrain d'indépendance, n'a d'autre soutien de son existence que dans l'Alliance confédérée, et que, d'autre part, c'est le souci même et la volonté de cette existence qui ont fait de Fribourg un canton suisse, aussitôt notre devoir helvétique, notre idéal fribourgeois nous apparaîtront tout entiers, et nous comprendrons le rôle immense et bienfaisant que peut et doit jouer la nation fribourgeoise dans l'avenir de la Confédération.

Dans l'alliance où les retient un commun idéal de liberté, d'indépendance et d'individualité, les cantons suisses ont chacun leur mission à remplir, conforme à leur tempérament propre, à leur force, à leur caractère, et aussi à leur situation géographique et à leur race psychologique. Notre mission, à nous, que la prospérité matérielle d'avant la guerre, atténuait et estompait, semble, au contraire grandir et s'imposer depuis le moment de la terrible crise, car elle est à la fois une mission de sauvegarde et une mission de paix !

Pays des vieilles traditions, pays où, même dans le tumulte du présent, le passé fait entendre toujours sa voix pure et réconfortante, où les cœurs ont gardé, comme un trésor précieux, la piété d'autrefois ardente et salutaire, Fribourg, vieillot peut-être, mais vivant et frémissant, toujours pareil et toujours fier, reste le type du vieux canton souverain jaloux de son individualité, et sauvegarde ainsi intégralement l'esprit qui présida à l'alliance confédérée. Et puis, notre Sarine, en son cours capricieux, oppose une barrière à peine perceptible à deux langues contraires, et ces deux langues, en des intonations différentes, disent les mêmes mots d'amour, de patriotisme et de foi ; elles ont l'une sur l'autre une influence sensible, parfois déformatrice, il est vrai, mais qui révèle sans conteste des rapprochements plus intimes et d'ordre moral ; et ainsi, naturellement, chez nous, la pensée romande et la pensée alémanique se souffrent mutuellement, se touchent sans se confondre jamais et, sans rien perdre de leurs caractères essentiels, s'allient d'assez près pour faire jaillir l'idée commune, l'idée qui palpite, pareille des flancs ondulés du Moléson aux plaines grasses de la Singine, l'idée qui nous fait vivre et vouloir être ce que nous sommes, en un mot, l'idée fribourgeoise !...

De cette double caractéristique du pays fribourgeois, notre mission helvétique se dégage avec une lumineuse netteté ; elle éclate comme un devoir et comme un devoir idéal ! Comprendre, grâce à notre formation intime et habituelle, les mentalités divergentes qui nous entourent ; savoir leur inculquer, sinon la compréhension complète, du moins le respect réciproque et, appuyés sur cette intelligence plus sûre des esprits différents, avoir le courage et la persévérance de revendiquer sans cesse, pour chacun, l'individualité inviolable, lutter contre une unification suisse funeste à l'esprit public et au patriotisme vrai, voilà, Mesdames et Messieurs, en quelques traits sommaires, ce que doit être notre idéal, le devoir helvétique du pays de Fribourg !...

Et nous serons entendus, car le désir d'union, au plus fort des disputes et des querelles comme dans la paix et la prospérité, demeure dans les cœurs des Confédérés ; la mutuelle estime, la confiance réciproque et la douce fraternité sont des vertus indéracinables, et jamais, dans l'histoire, même armés les uns contre les autres, les Suisses ne s'en sont départis... Et puis, nous n'avons qu'à évoquer le souvenir, vieux de plus de quatre siècles, de notre accession à l'alliance sacrée, l'heure sombre où les mains se crispaient aux pommeaux des épées, où la Diète de Stanz voyait planer sur elle le fantôme de la discorde et de la guerre civile, l'heure, enfin, où sous le verbe pieux de Nicolas de Flue, tous les fronts se courbèrent, tous les cœurs se fondirent, et où, dans un baiser de paix sincère et fraternel, Fribourg put apposer son sceau à l'Acte d'Alliance et prêter son serment de fidélité et d'amour !...

Et ce serment, qui atteste le Dieu du Calvaire, le Dieu vivant et vrai, humble et doux, tendre et miséricordieux, qui souffre, palpite et meurt en redisant : « Aimez-vous ! », ce serment dans lequel nos pères ont mis toute leur foi et toutes leurs espérances, ce serment qui nous lie à jamais, dans la crise présente, nous tient et nous éclaire, parce qu'il renferme notre idéal et notre devoir, parce qu'il assure à l'Alliance Confédérée l'apport de tout ce que nous pouvons lui donner et qu'en même temps, il nous garantit, à nous, le droit inaltérable et absolu d'être et de demeurer nous-mêmes !

Au milieu donc des fièvres, des troubles moraux, des maux et des déchirements, nous serons Fribourgeois intensément, nous le serons avant tout et par dessus tout, avec ferveur, avec passion, avec excès, avec folie ! Et ainsi, quoi qu'il advienne, nous servirons vraiment à la fois la cause de notre Canton bien aimé et celle de la Patrie Suisse !...

---